Document generated on 08/07/2025 5:39 a.m.

TTR
Traduction, terminologie, re?daction

Betty Bednarski. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*. Préface de Jean-Marcel Paquette. Toronto, GREF, coll. « Traduire, Écrire, Lire », 1989.

Pierre L'Hérault

Volume 4, Number 2, 2e semestre 1991

Traduire la théorie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/014733ar
DOI: https://doi.org/10.7202/014733ar

See table of contents

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

Explore this journal

Cite this review

L'Hérault, P. (1991). Review of [Betty Bednarski. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*. Préface de Jean-Marcel Paquette. Toronto, GREF, coll. « Traduire, Écrire, Lire », 1989.] *TTR*, *4*(2), 214–220. https://doi.org/10.7202/014733ar

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ce constat pourrait d'ailleurs s'appliquer à l'ensemble des traducteurs auxquels il est fait référence dans cet ouvrage qui intéressera au premier chef les historiens de la traduction et tout particulièrement les médiévistes. Deux index, l'un consacré aux auteurs anciens et médiévaux ainsi qu'aux œuvres anonymes et l'autre aux auteurs modernes, complètent ce livre auquel l'éditeur a eu l'agréable idée d'intégrer huit reproductions de manuscrits provenant de l'abbaye du Mont-Cassin.

Clara Foz
Université d'Ottawa

Betty BEDNARSKI. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité.* Préface de Jean-Marcel Paquette. Toronto, GREF, coll. «Traduire, Écrire, Lire», 1989.

Comment poser le regard de l'autre (le sien) sur une œuvre où l'on se retrouve dans le regard de l'autre (celui de l'auteur)? Voilà la question qui motive le singulier et remarquable essai de Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, et qui signale à sa façon l'effet toujours déroutant que produit Ferron. Si, parce qu'elle engage doublement le rapport d'altérité mis en jeu dans la lecture, la traduction est vue par Bednarski comme la lecture la plus exigeante qui soit, que dire de la traduction du texte ferronien qui inclut déjà l'altérité anglaise de la traductrice-lectrice?

Mais commençons par les derniers mots: «Ann Higgit did talk to her students of Hémon (Baron), but when she spoke they noticed there were tears in her eyes.» (p.139) Remontons, pour les éclairer, aux suivants: «Like Ann, I am a special kind of reader, because I knew both the writer and the man.» (136-137) Puis, finalement, à cette phrase soulignée: «*Je suis littéralement dans cette œuvre.* » (p.128) Plus qu'une signature, elle indique la position d'un je qui se risque, se livre, s'expose (dangereusement), non seulement en assumant sa lecture-traduction du texte ferronien, mais en admettant explicitement dans ce processus intertextuel l'intervention et l'interférence des je extratextuels de l'auteur et de la traductrice. Tout est donc inextricablement lié et accepté comme tel: «We are all readers and writers. I am Ferron's reader, and beyond that I am the reader of my own life, of which he is forever a part.» (p. 138) J'insiste, car ces mots rendent le ton d'un essai qui, réfléchissant (dans les deux sens du mot) une triple

lecture (traduction, critique, pédagogique), ne saurait exclure les conditions dans lesquelles elle s'est opérée, exige plutôt que soient posés les «Pourquoi?», les «Comment?», les «De qui à qui?», etc. Par là, l'entreprise tient quelque peu du vertige et de la fragilité. Le texte va-t-il s'évanouir, imploser dans un insupportable narcissisme? Le je est trop affiché, surtout trop conscient du piège et trop distancié de lui-même par le travail filtrant de la mémoire pour se complaire dans la naïveté au premier degré. Il devient presque au contraire un double fictif, un personnage par lequel l'auteure se déplace d'elle-même vers quelque autre elle-même, du quotidien de la traduction à sa théorisation, puis à l'interprétation de l'auteur traduit, et finalement à une interrogation globale sur l'acte de la lecture littéraire. Le je est donc tout à fait autorisé (pourrait-on imaginer le texte sans lui?), cautionné par une longue pratique de la traduction, de la critique et de l'enseignement littéraire en général et une non moins longue fréquentation de Ferron, en particulier.

La grande qualité de ce texte tient sans doute dans sa capacité à identifier avec précision ses lieux d'énonciation, mais aussi, et surtout, à se construire à partir de leur explicitation. En ces lieux, qui ne sont pas *communs*, on échappe à l'abstraction. L'énoncé théorique est toujours contextualisé: indétachable de l'expérience pédagogique, c'est-à-dire soumis à l'épreuve d'un destinataire non seulement imaginé, mais réel: «[La lecture pédagogique] cherche à présenter une littérature, celle du Québec, à un lecteur-récepteur appartenant à une culture étrangère. Mais à l'intérieur de cette culture elle vise un groupe précis: étudiants des niveaux collégial et universitaire, à qui il s'agit souvent de présenter, non seulement la littérature québécoise, mais le texte littéraire lui-même et ce qui le caractérise.» (p. 26) Appelée «troisième», ne serait-elle pas en fait la «première» et la véritable lecture-carrefour, titre pourtant réservé à la traduction? Plutôt que sur les textes publiés et mentionnés en bibliographie, le livre ne serait-il pas construit sur ces textes, très partiellement écrits et non immédiatement destinés à la publication, que sont les notes de cours? Le souci de précision, de clarté qui caractérise l'essai et la passion qui l'anime conduisent à ce centre absent, comme la citation de Northrop Frye voulant que «the elementary principles of [the criticism] could be explained to any intelligent nineteen-year-old». (p. 27) Dans nos milieux universitaires il n'est pas nécessairement de bon aloi de mettre au premier plan de nos motivations cette «curiosité partagée» (p. 32) qu'est la relation pédagogique. La retrouvant ici, je me dis qu'elle doit être la première et qu'elle appelle les deux autres, la démarche critique et la traduction, comme appro-

fondissement et élargissement du rapport d'altérité qu'elle met en jeu: «Ann Higgit did talk to her students of Hémon [...]»

Car c'est bien sous le signe de l'altérité que Bednarski rapproche dans sa première partie «Trois lectures de la littérature québécoise». De la première, «La traduction comme lecture», elle dira, qu'appliquant à l'œuvre un regard étranger au profit d'un récepteur différent du récepteur imaginé, elle ne fait que «rendre conscient et explicite ce qui ne l'est pas — ou pas nécessairement — lors de l'écriture (ou de la lecture) première.» (p. 13). Elle forcerait ainsi à l'éclaircissement des rapports auteur/lecteur imaginé/-lecteur réel. Le second texte, «La lecture critique et la lecture pédagogique», insiste sur l'utilité réciproque de l'une et de l'autre, la lecture critique étant, à l'évidence, indispensable pour faire saisir les mécanismes de l'œuvre littéraire et la lecture pédagogique gardant la lecture critique d'une attitude qui isolerait l'œuvre de ses conditions d'énonciation et de production. Dans le troisième texte, «Carrefours», la traduction est proposée comme une lecture intégrante: «La traduction m'enseignerait la possibilité d'une lecture à approches multiples et la nécessité d'un équilibre entre tout ce qui élargit le champ de la critique et tout ce qui le restreint et le limite, entre tout ce qui permet de situer l'œuvre dans un contexte et tout ce qui concentre le regard sur son fonctionnement comme texte.» (p. 35) Travail exigeant de ré-énonciation du texte qui s'appuie sur une conception matérialiste du texte, joue sur son intertextualité, exige d'en saisir les différentes voix narratives, de l'entendre distinctement parmi les autres pour lui trouver ensuite un son distinctif dans sa propre voix. Le recours à Bakhtine éclaire le propos de l'auteure sur la traduction comme lecture «intégrante» et souligne la perspective dialogique dans laquelle elle se situe. Aussi lui attribue-t-on la position de lecture-carrefour.

La partie centrale du texte, la plus importante, est intitulée «Réflexion sur l'altérité à partir d'une lecture de quelques mots anglais dans un texte français». Il s'agit de saisir l'altérité de l'œuvre de Ferron à partir (et de construire autour) de son *Englishness* pour en arriver à suggérer que le «changement d'équilibre» produit par la traduction n'y introduirait pas une indésirable distorsion, mais serait la «réalisation d'une virtualité», d'ailleurs «anticipée» par l'œuvre (p. 118). Selon sa manière bien concrète de toucher les choses, c'est par le problème de la traduction des quelques mots anglais utilisés par Ferron dans *les Contes* que Bednarski est entraînée sur cette voie. La question, somme toute mineure, de savoir comment rendre en anglais l'«"enquébecquoisement" espiègle», la «transformation malicieuse» de la graphie anglaise (p. 43) auxquels s'adonne Ferron, la

conduit à reconnaître dans *les Roses sauvages* (dont elle a fait la traduction et signé la belle préface de l'édition VLB, 1990) une «voix anglaise latente», une «voix [...] anglaise», qui ne parle pas anglais (p. 61), la voix d'Ann Higgitt. L'*Englishness* se manifesterait donc aussi dans la structuration de plusieurs personnages construits sur l'ambivalence identitaire Français/Anglais, ce dernier se dédoublant en figure d'autorité et d'*alter ego*. Agirait à ce niveau une dynamique d'appropriation-assimilation de l'anglais qui culminerait dans l'appropriation de la voix anglaise de Ann Higgitt, figure d'éloignement de l'Anglais (p. 75), dépouillé de sa valeur de menace, et ainsi rendu admirable et assimilable. Cet éloignement de l'Anglais du terrain politique (où on aurait voulu le voir collaborer), sa disparition comme double, correspondrait à l'abandon du projet de pays: «Tant que le projet avait été vigoureux, motivation dynamique, l'Anglais, cette altérité que le Québec ne saurait fuir, s'était bon gré, mal gré, imposé. Le pays n'aurait pu se constituer sans lui. Le pays désormais se retire, et avec lui l'Anglais.» (p. 77) Voilà une proposition qui me trouble et me laisse un peu perplexe, pour des raisons que j'exposerai plus loin.

Pour l'instant, je poursuis ma lecture du texte qui débouche, dans «L'altérité», sur un large examen de l'altérité ferronienne. À partir de Bakhtine (fort judicieusement et intelligemment mis à profit), Bednarski y fait une fine revue des principales exotopies et asymétries du texte ferronien. Elle les relie à la théorie du «moi captif» (p. 93) qui, après avoir vainement tenté de s'échapper de lui-même à travers les différentes figures de dédoublement, découvrait dans l'ultime dédoublement, la référentialité autobiographique, que le lecteur, en sa qualité de donataire, était le seul recours. Ce serait, selon Bednarski, la seule altérité que ne nierait pas Ferron. J'acquiesce pleinement à cette conclusion, la plus apte à rendre compte de la beauté et de la vérité d'une écriture de l'extrême détresse et de l'extrême tendresse. Elle rejoint du reste le caractère d'utilité que Ferron souhaitait qu'on attachât à son œuvre. N'était-ce pas sa grande préoccupation que d'être lu pour libérer, pour sauver ou simplement aider? Mais n'était-ce pas en même temps son grand tourment? Affligé du «complexe d'usurpateur», comment pouvait-il croire à son utilité et s'évader ainsi de son moi? Bednarski touche ici au point nodal de l'écriture ferronienne.

Le dernier texte de cette section, «Lecture, traduction, altérité», se fondant sur la notion de «lecture-écriture de co-créativité» et sur la notion bakhtinienne de «sur-destinataire» (p. 107), utiles pour cerner le rapport dialogique auteur-lecteur (sujet-sujet), me ramène à la proposition que j'ai qualifiée plus haut de «troublante». On y parle du «surplus de la traduction

[...] non prévu dans le projet de l'auteur», mais cependant inscrit «tout naturellement dans le mouvement de l'œuvre» (p. 111). Après avoir noté que «de toutes les exotopies anglaises, la seule qui ne soit pas mise en cause est celle d'une lecture et que cette lecture [celle de Ann Higgitt] est "éloignée"» (p. 117), on propose que «la traduction anglaise ne menace pas l'intégrité d'une œuvre dont l'un des éléments principaux s'avère être l'interrelation dynamique (nécessairement imprévisible) de deux altérités ethniques», qu'au contraire le «changement d'équilibre» qu'elle introduit est parfois la «réalisation d'une virtualité», du reste anticipée (p. 118). Cherchant une justification à cette position qui, dans son étendue, me laisse un peu perplexe, je m'arrêterai d'abord à ce texte: «Expérience insolite au cours de laquelle mon regard englobait le regard d'un *auteur-autre* dans lequel je me voyais moi-même englobée. Traduisant Ferron, je découvrais (et tout traducteur anglais découvrirait) le reflet de ma propre réalité. *Je suis littéralement dans cette œuvre.*» (p. 128) Puis à cet autre, plus explicite: «Like Ann, I am a special kind of reader, because I knew both the writer and the man.» (pp. 136-137) Revendique-t-on ici une compétence particulière de lectrice (et de traductrice) relevant d'une connaissance extratextuelle de l'auteur, pour aussitôt en faire la norme, par une sorte de généralisation indue («et tout traducteur anglais...»)? Et une telle généralisation ne serait-elle pas à mettre au compte d'une certaine retenue comme d'une grande générosité? Car, nous l'avons vu, le personnage d'Ann, qui permet, par identification, de revendiquer ce statut spécial, occupe également une position stratégique dans la théorie de la traduction et la lecture de Ferron proposées par Bednarski. Ajoutons que le texte où s'opère le plus explicitement l'identification occupe lui-même une place stratégique, celle de la conclusion du livre, qui est aussi l'adieu à l'écrivain et à l'homme. N'y a-t-il pas glissement? Je risque la question: Est-ce parce que la traductrice se trouverait *littéralement* intégrée à l'œuvre sous la figure d'un personnage (ou se percevrait comme tel), qu'elle parle bien davantage de la traduction anglaise de Ferron en termes de surplus du texte que de distorsion, comme d'une virtualité privilégiée? Je n'ai rien contre cette vision positive de la traduction, forme de prolongement dialogique du texte. Je me demande simplement si, dans l'entreprise qui nous occupe, on ne cherche pas à redonner à Ann (et à Bednarski) sa «vraie» voix anglaise altérée par l'auteur québécois? Ne s'agirait-il pas alors d'un subtil retour au même consistant à faire disparaître la voix française de Ferron de la traduction anglaise? Se pourrait-il que ces questions soient le fait de ma propre lecture qui se défendrait ainsi de l'envahissement de l'exotopie anglaise? Je note en effet que, lorsque Bednarski parle de la traduction comme virtualité, elle n'omet pas de dire qu'il y en a d'autres. Qui restent pourtant des abstrac-

tions: point de focalisation de l'essai, la traduction, comme «réalisation d'une virtualité» du texte, finit par occuper tout l'espace interprétatif et par exclure toute autre perspective de lecture.

Mais comment pourrais-je ramener à ce seul phénomène de perception ou de distorsion la survalorisation accordée à la polarisation Anglais/Français quand je lis: «Et de façon générale, toute *action vengeresse* québécoise tentée par le texte de Ferron, toute assimilation ou appropriation opérée par lui, que ce soit au niveau de la fable ou à celui de la perspective narrative, aura implicitement pour but de renverser cette première action, de répondre à l'une ou à l'autre de ces deux *agressions anglaises*.» (p. 66; c'est moi qui souligne). J'avoue un profond malaise, un désaccord même, devant une lecture qui accorde une importance telle à la polarisation anglaise dans la structuration du texte ferronien qu'elle lui associe les termes «action vengeresse québécoise», «agressions anglaises»... Je m'étonne qu'on utilise de semblables termes (et il y en a d'autres!) pour caractériser l'«action» du texte de Ferron et que, dans la même veine, on se serve de l'expression «idéal de réconciliation» (p. 76), comme si Ferron, ignorant le sens piégé de ces mots, pouvait se les approprier, les utiliser autrement qu'avec ironie. (Cette dernière expression ne traduirait-elle pas plus une préoccupation de Bednarski que de Ferron?) Il m'a toujours semblé au contraire que l'œuvre de Ferron, aussi bien dans sa forme que dans sa thématique, était plutôt déterminée par la solidarité, la complicité, agissant à tous les niveaux du texte, ne s'opposant pas à l'altérité anglaise, mais la comprenant comme inévitable (et dérangeante, sans doute!), mais non comme polarisante, parmi d'autres altérités de tous genres et tous ordres (d'origines, de classes, de générations, de traditions, de géographies, de cultures, etc.). Nous touchons ici aux limites du modèle de l'altérité, comme principe d'interprétation: il permet de déployer le texte, par dédoublements, presqu'à l'infini, mais dans un mode infailliblement binaire. Il me semble, et Simon Harel me le confirme dans son *Voleur de parcours*, qu'une des singularités de Ferron, l'«incertain» n'étant pas qu'une étiquette, est d'avoir cherché à sortir de ce système réducteur (en opposant, par exemple à l'«impossible bilinguisme de deux langues» la pluralité d'une langue complète et «commune», qui peut donc à la fois contenir les «mots de tous» et les «mots de l'autre», contrairement à ce que soutient l'auteure). Ce n'est donc pas uniquement l'altérité anglaise survalorisée, isolée de son contexte, en somme insuffisamment relativisée, mais le recours à un modèle d'altérité construit sur celui du binarisme polarisant qui réduit ici l'amplitude d'une lecture qui n'a pas exploité sur ce point précis toutes les ressources du dialogisme bakhtinien invoqué ailleurs.

Pour terminer, resituons l'essai dans sa juste perspective. Bednarski lit Ferron à partir d'un point de vue bien particulier et bien spécifique, celui de la traduction qui met en lumière, et au premier plan, l'étrangeté du texte, non dans l'abstrait, mais dans le concret de problèmes à résoudre, de choix à faire et dans une visée pédagogique (au sens strict comme au sens large) qui consiste, au-delà du texte traduit, à faire connaître à l'une des *deux solitudes* l'autre. La qualité du rapport (physique) au texte, qui est aussi le respect du texte, on le sent donc, tout au long de l'essai, agir de concert avec la préoccupation du destinataire. Voilà pourquoi il est engageant, stimulant, provocant. Déroutant. On ne lui reprochera pas de forcer à relire (autrement) Ferron. Au contraire. C'est là l'effet normal d'un texte qui possède de rares qualités de rigueur et d'écriture (créative) et qu'on souhaiterait retrouver dans toutes les écritures critiques, à commencer par les siennes. Il n'est pas surprenant que l'Association des littératures canadiennes et québécoise lui ait décerné le prix Gabrielle-Roy (1990) et l'Association des professeurs de français des universités et colléges du Canada le prix de l'APFUCC (1991). Ces distinctions rendent un hommage mérité à l'auteure, à laquelle il faut associer l'éditeur, qui a fait là un beau travail d'édition.

Pierre L'Hérault
Université Concordia

Frederick M. RENER. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler.* Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 1989, 367 p.

Histoire de la traduction de l'Antiquité latine au Siècle des Lumières ou définition d'une théorie classique de la traduction? *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler* relève des deux catégories sans s'y insérer parfaitement. L'intérêt de cette imposante étude de Frederick M. Rener tient à un traitement original de sources déjà répertoriées et souvent bien connues des historiens de la traduction.

La démarche de l'auteur procède d'un constat des difficultés inhérentes à l'histoire de la traduction: caractère fragmentaire de l'information recueillie dans les préfaces des traducteurs ou dans les traductions elles-mêmes; pièges sémantiques, difficulté notamment d'apprécier les «lieux communs»; morcellement du champ d'études en périodes et en aires géographiques. F. Rener se propose d'ouvrir les barrières et d'effectuer une